Discours du centenaire

Mesdames et Messieurs,

Au commencement était l'arbre.

Derrière l'enchevêtrement des toits et des appentis de la maison de Nicéphore Niepce à Saint-Loup-de-Varenne, l'œil averti aperçoit, sur ce que l'on considère comme la première photographie de l'histoire, un arbre. D'aucuns disent que c'est un poirier, mais le détail n'a guère d'importance. L'histoire de la photographie débute avec un arbre pour arrière-plan. C'était il y a deux cents ans déjà.

Ce bicentenaire de la photographie, qui coïncide, par un heureux hasard de l'histoire, avec le centenaire de notre école – la première école de photographie en France –, sera d'ailleurs l'occasion du retour en France de l'héliographie de Niepce (*Point de vue du Gras*), longtemps considérée comme perdue puis réapparue dans les années 1950 aux Etats-Unis. Elle sera exposée, d'avril à juin prochain, au musée de Chalon sur Saône.

Quelque soixante-dix ans plus tard, une autre histoire commence, et une fois encore avec un arbre. Mieux : *des* arbres… des conifères cette fois. Lorsque Louis Lumière conçoit et tourne ce que l'on considère comme sa première fiction, *L'Arroseur arrosé*, c'est dans un jardin situé au-devant d'une haie d'arbres que le spectateur se trouve plongé… pour environ 49 secondes !

On peut y voir un curieux hasard, une coquetterie historiographique de ma part, ou peut-être tout simplement : un signe du destin. Souvenez-vous ! L'Attique fut donnée par Zeus à la déesse Athéna car les Athéniens préférèrent les fruits qui pendaient en abondance de l'olivier qu'elle avait planté, à la source d'eau salée que son rival Poséidon avait fait jaillir du rocher. Depuis ce temps, l'Olivier sacré veille sur Athènes. C'est d'ailleurs aussi d'un olivier qu'Ulysse sculpta le lit nuptial qui abrita ses ébats avec Pénélope, détail qui, parmi tant d'autres, a hélas échappé à Christopher Nolan.

J'ignore s'il y avait un arbre dans la cour du bâtiment du 85 rue de Vaugirard qui accueillit, le 15 novembre 1926, il y a donc pile un siècle, les premiers cours de cinématographie du monde occidental. Toujours est-il que cette fondation avait tout de moins un caractère héroïque, pour ne pas dire mythique.

L'école technique de photographie et de cinématographie – pour les collectionneurs d'acronymes : l'ETPC – fut l'aboutissement d'une maïeutique longue et difficile. Le besoin de former des photographes et des cinématographes de haut niveau apparut en France au cours de la Première Guerre mondiale, et pour d'évidentes raisons militaires : il fallait évidemment documenter le conflit, mais aussi renseigner et informer. Le gouvernement français portait, de loin en loin, le projet de créer une école de photographie, dont la France, à la différence de l'Allemagne ou de l'Angleterre, n'était pas encore dotée. Ce furent finalement les industriels eux-mêmes – Paul Montel en tête, épaulé par Louis Lumière et Léon Gaumont – qui prirent l'initiative, motivés par le besoin de disposer d'un

lieu de formation de haut niveau en-dehors des usines, et de pourvoir au besoin croissant d'une main d'œuvre qualifiée.

Le reste de l'histoire, vous le connaissez : il vient de vous être conté dans l'excellent film écrit par Michel Marx, réalisé par Ismaël Sadrati, avec l'aide précieuse et experte de Véronique Lorin et de Titouan Caillet. Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés ! J'aimerais, si vous me le permettez, tirer de notre longue, riche et tumultueuse histoire cinq enseignements.

Premier enseignement : l'école a toujours assumé sa dimension technique. L'adjectif technique a été associé pendant près de quarante ans au nom de l'école – le fameux « T » de « ETPC » (toujours pour les collectionneurs d'acronymes). Les archives de l'INA montrent, déjà dans les années 1950, Pierre Tchernia ébaubi devant un tableau noir rempli de diagrammes et d'équations, doctement commentés par le directeur des études en blouse blanche. Aujourd'hui encore, l'école comporte de nombreux laboratoires et plateaux techniques qui font l'originalité et la qualité d'un enseignement pointu et exigeant : laboratoires d'optique, de sensitométrie et de colorimétrie, laboratoires de photographie argentique ou numérique, studio radio, studio d'enregistrement, et bien d'autres encore. La technique, à l'école, s'entend au sens grec du terme, la *technè* désignant d'abord l'art et, à travers lui, la technique qui permet sa maîtrise et sa réalisation.

Deuxième enseignement : l'école a une forte vocation professionnelle. C'est la Chambre syndicale des fabricants et négociants de la photographie qui fut à l'origine de l'école et qui appuya le projet porté par Paul Montel, lui-même professionnel de la photographie, dans le champ de l'édition. L'école, d'abord privée, devait répondre aux besoins de l'industrie : il n'était envisagé d'y former avec d'autre but que celui de diplômer, pour les entreprises françaises, des techniciens hautement qualifiés dans un contexte de concurrence internationale accrue avec l'Allemagne, l'Angleterre et les Etats-Unis. Aujourd'hui encore, plus de deux cents professionnels interviennent chaque année dans la formation de nos jeunes, et une très large majorité du corps enseignant a été active dans l'un ou l'autre des segments de la création et de la production artistiques de l'image ou du son.

Troisième enseignement : l'école a eu une énorme aura internationale. Les recherches de notre bibliothèque-archiviste, Florent Fajole, ont montré qu'entre 1926 et 1930, sur les 124 élèves dont l'école a conservé les fiches, 40 étaient étrangers… soit près d'un tiers ! Un chiffre qui, même aujourd'hui, se situerait très largement au-dessus des scores des universités françaises les plus internationalisées. Bien sûr, la situation de monopole a joué, au moins jusqu'à l'arrivée de notre concurrente et amie, l'IDHEC (aujourd'hui la Fémis). Bien sûr, l'étendue de l'empire colonial français a naturellement drainé des étudiants de Cochinchine ou même de Shanghai, dont une partie de la ville était alors occupée par une concession française. Bien sûr, le français était à l'époque la langue internationale de communication et Paris la capitale mondiale des arts. Il n'empêche que la diversité géographique des élèves, de l'Asie à l'Europe, impressionne. Elle a permis de croiser les regards, de brasser les cultures et de faire de nos élèves les ambassadeurs (et ambassadrices – car les premières promotions étaient déjà étonnamment bien

féminisées) de la France. Plusieurs ont considéré leur formation technique à l'ETPC comme le socle même de leur métier. Dans son autobiographie publiée en 1992, soit quelques années avant sa mort, le réalisateur Fred Zinnemann, auteur entre autres de *High noon* / *Le train sifflera trois fois* (1952), dresse le constat suivant :

> *« Plus l'expérience d'un réalisateur est grande avec les quatre éléments principaux de la création cinématographique – l'écriture, le jeu d'acteur, la caméra et le montage –, plus il peut explorer et repousser leurs possibilités. Pour moi la caméra, l'imagination visuelle et la connaissance de ce qu'un objectif peut faire, étaient le point de départ. »*

Quel bel hommage à son *alma mater*… école par excellence de la caméra !

Quatrième enseignement, que l'on déduit de la présence de Zinnemann sur les bancs de la rue de Vaugirard : l'école a contribué à écrire l'Histoire des arts auxquels elle forme. Il serait trop facile, en même temps que trop fastidieux, de dresser la liste de celles et ceux que le tamis du temps aura retenus. Il est beaucoup plus juste, selon moi, de convoquer aujourd'hui la mémoire de ces enseignantes et de ces enseignants qui, promotion après promotion, génération après génération, ont fait émerger les talents. Si l'école est une pépinière – rappelez-vous qu'au commencement était l'arbre –, les professeurs en sont les jardiniers. Depuis Louis-Philippe Clerc qui, aux débuts de l'école, conçut les programmes de formation, se perpétue une tradition pédagogique mêlant théorie et pratique, art et technique, gestes éprouvés et innovation, qui a permis de révéler de nombreux talents. Ceux de demain sont dans la salle, et s'ignorent peut-être même aujourd'hui ! Ce qui fait la force de l'école – sa tradition et sa mémoire – peut aussi devenir un écueil lorsqu'elle devient endogamie systémique. La clé du succès réside dans l'ouverture, que les fondateurs avaient immédiatement comprise, et qu'il nous faut aujourd'hui continuer d'entretenir.

Le cinquième et dernier enseignement que l'école doit tirer de son histoire est qu'elle est une école nomade. Notre film vous a conté la rocambolesque odyssée de l'école, depuis la rue de Vaugirard – qui lui valut pendant longtemps son sobriquet – jusqu'à la Cité du Cinéma. Et encore, ce film, faute de temps, ne mentionnait ni le projet d'installation au rond-point de la Défense, ni celui de construire un grand campus de l'image à Saint-Germain-en-Laye. A croire que les fondateurs avaient oublié de planter, dans la cour de l'école de Vaugirard, l'olivier sacré d'Athéna pour protéger l'école des fâcheux destins. Quoi qu'il en soit, après la longue traversée du désert, après des années d'errance, d'incertitude voire d'exil (pour évoquer le récent déménagement provisoire pendant les Jeux Olympiques de 2024), il est temps de poser nos valises.

Pour conjurer le sort, nous avons donc décidé de fêter nos cent ans en plantant un arbre. Pour la première fois de son histoire, l'école prend racine. A Saint-Denis, dans un quartier en pleine transformation, au cœur du Grand Paris, dans un territoire bigarré et au milieu d'un tissu historiquement dense d'acteurs de l'image et du son.

Voilà, Mesdames et Messieurs, les leçons que je tire de l'histoire de l'école nationale supérieure Louis-Lumière. Cette histoire, nous sommes encore en train de l'écrire, collectivement à partir d'archives hélas en partie perdues, disparates et éparpillées. Il en résultera un ouvrage, que nous publierons aux éditions Gallimard en juin prochain. D'ailleurs, je lance solennellement un appel aux donateurs : cet ouvrage cherche des

marraines et des parrains, il cherche des mécènes et des souscripteurs. Alors, soyez les premiers à en faire l'acquisition ! Notre Hermès digital – comprenez notre serveur mail – vous enverra bientôt un formulaire qui vous permettra d'inscrire votre nom à la suite de celui des illustres personnalités qui ont jalonné l'Histoire de l'école.

Si l'histoire forge l'identité, elle ne doit pas pour autant la figer. Car l'histoire, pour l'historien, n'est jamais plus qu'un récit. En revanche, pour ceux qui en sont dépositaires, elle doit se penser comme une trajectoire, une dynamique… mieux : une *énergie* qui nous oblige.

Et c'est désormais à l'ombre de l'arbre du centenaire, dans le patio voisin de cette salle, que sourdra l'énergie, toujours vivace, de cette institution désormais centenaire.

Enseigner n'est pas une chose aisée. Cela nécessite d'abord un lieu qui favorise l'échange d'idées, l'émulation intellectuelle, la répartie critique et le discours dialogique. Platon, dans son *Phèdre*, a fait d'un lieu vert et champêtre, planté d'arbres et à proximité d'un cours d'eau, le *locus amœnus* – le lieu littéralement « amène », ou idyllique –, le cadre propice à l'exercice de la pensée. C'est là, au bord de l'Ilisos, sous un platane et bercé par le chant des cigales, que le jeune Phèdre convainc Socrate de se rendre, hors des murs de la cité, pour disserter.

Saint-Denis a beau être une ville densément peuplée et urbanisée ; elle ménage encore quelques lieux propices à la rêverie et à l'exercice de la pensée critique. Si vous le cherchez encore, sachez que vous l'avez trouvé ! L'arbre que nous plantons grandira, comme chez Platon, aux confins de la ville, à quelques dizaines de mètres de la Seine. Sous ses frondaisons, nos étudiantes et étudiants y feront certainement quelques parties de ping-pong, mais ils y disserteront aussi, comme c'est déjà le cas, de manière informelle avec leurs enseignants. Car c'est souvent dans ces moments, en marge du cours ou dans son prolongement, que la pensée, dans sa géniale fulgurance, surgit.

C'est aussi dans la force tellurique de l'arbre que nous devrons trouver l'énergie pour relever les trois défis qui nous attendent.

Le défi budgétaire tout d'abord : celui qui consiste à faire toujours plus et mieux avec toujours moins. Vous lisez tous les journaux, vous savez la situation difficile dans laquelle se trouvent les écoles et universités publiques en France. Je ne donnerai pas dans le discours larmoyant, ni dans la vindicte politicienne. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. Le déficit structurel de l'école est de plus d'un million d'euros sur un budget de cinq millions. Il est dû à une non-compensation partielle des charges locatives par l'Etat ; il est surtout dû à une dotation publique insuffisante, qui n'a suivi ni l'inflation, ni l'évolution des coûts de formation, et qui n'a pas pris en compte les nouvelles missions que le législateur lui-même nous a confiées. Certes, nous relèverons ce défi en mobilisant des financements tiers, ceux des entreprises par la taxe d'apprentissage ou par le recours à de généreux prêts ou mises à disposition de matériel (que toutes celles qui sont aux côtés de l'école et qui renforcent aujourd'hui leur soutien soient remerciées). Certes, nous saurons comment renforcer notre offre de formation continue et générer plus de ressources propres. Certes, nous saurons comment optimiser notre fonctionnement et faire fi du

superflu. Mais nous ne dégraderons ni la qualité de notre enseignement, ni la qualité d'étude de nos étudiantes et étudiants, ni encore moins la qualité de vie et de travail de nos personnels. Notre histoire nous oblige. Et parce que nous sommes une école publique, cette histoire oblige aussi l'Etat, qui a institué notre école par décret et qui lui assigne ses missions, à mettre les moyens à la hauteur des ambitions qu'il s'est lui-même fixées. Nous voulons bien relever le défi, mais pas à n'importe quel prix… et à la condition expresse que le défi soit relevé des deux côtés.

Puisse l'arbre du centenaire être le lieu d'échanges intelligents et constructifs qui nous permettront à nous – et à tous les établissements qui sont dans la même situation – de trouver une issue favorable. Pour le bien de nos jeunes qui écriront l'histoire après nous. Pour le bien de notre pays.

Mais ce n'est pas là le seul défi. Un autre de taille nous attend : le défi technologique. En cent ans, l'école a dû se réinventer en permanence. Les machines n'ont cessé de se perfectionner, d'évoluer au gré de la faculté de l'homme à trouver des solutions qui améliorent la qualité du son et de l'image, qui facilitent la tâche de ceux qui opèrent les machines, qui réduisent le poids de nos caméras, qui rendent nos appareils photos plus maniables, qui permettent de zoomer vers l'infiniment petit, qui offrent un rendu optimal des couleurs, qui permettent de voir en trois dimensions… Bref, c'est d'abord à cela que sert la science. Et à cela, personne aujourd'hui ne veut renoncer. Car toutes ces innovations ont permis d'ouvrir de nouveaux champs à la création, de réduire la pénibilité des tâches, de séduire de nouveaux publics, de montrer d'autres réalités derrière les apparences, de transformer les récits, de les détourner… bref d'*écrire* (ou de *réécrire*) le monde.

L'école a dû en permanence s'adapter : acquérir du nouveau matériel – souvent très onéreux –, former ses enseignants, revoir ses programmes de formation, dialoguer avec les professionnels pour être au plus près des pratiques. Cette capacité d'adaptation s'appelle, Mesdames et Messieurs, l'*intelligence*. Et c'est ce que nous cultiverons, sous notre arbre, dans notre lieu « amène », dans l'enceinte de cette école. Aujourd'hui, une nouvelle technologie se développe. Ou plutôt devrais-je utiliser le pluriel : de nouvelles technologies qui sont en fait de nouvelles potentialités ouvertes par la conjonction d'un stock inégalé de données disponibles sous forme numérique, et d'algorithmes de calcul poussés à un niveau de complexité jamais atteint. Ce qui est nouveau, c'est la vitesse fulgurante à laquelle ces outils se développent, ouvrant sans cesse de nouvelles possibilités d'application. Ce rythme effréné nous étourdit, nous abasourdit, nous ébaubit.

De ces nouvelles potentialités, Mesdames et Messieurs, il faut se réjouir. Ce qui doit en revanche nous inquiéter, et même nous alerter, c'est l'utilisation qui pourrait en être faite dans un contexte économique et politique lui aussi en profond changement. Lorsque le néo-capitalisme débridé, celui qui cherche à maximiser les profits et à minimiser les coûts sans considération pour les femmes et les hommes qui travaillent, celui qui cherche la concentration plutôt que la répartition, celui des grands groupes qui conjuguent pouvoirs et capitaux, rencontre les idéaux d'une nouvelle classe politique qui affirme pouvoir libérer l'homme en l'asservissant, qui refuse l'altérité au nom d'une

prétendue identité, qui rêve d'un monde ultrasécuritaire où tout serait contrôlé, y compris la pensée, alors oui, la technologie devient le bras armé d'une dystopie sociale et politique. Nous devons aujourd'hui relever le défi, non pas de refuser la technologie, mais de l'intégrer à notre modèle de civilisation pour produire de nouveaux imaginaires et de nouveaux récits, et pour continuer la merveilleuse aventure de Louis Lumière, de Georges Méliès ou de Nicéphore Niepce : celle de pouvoir *voir* la réalité autrement.

Pour faire face à ces enjeux, nous devons renforcer notre capacité de recherche et, dans le même mouvement, faire dialoguer ingénieurs et créateurs. La réponse à la transformation profonde que nous connaissons ne peut être localisée ; elle ne peut être le fait d'une école, d'une université. Elle doit se penser à large échelle, nationale ou européenne, dans une collaboration structurée et fortement soutenue d'écoles de l'image et du son (pour ce qui nous concerne) et d'écoles d'ingénieurs, de laboratoires en sciences humaines et en sciences computationnelles, d'acteurs publics et d'industriels. Notre école pourra être un catalyseur de cette émulsion ; elle ne pourra en revanche pas porter seule la réponse au défi qui est celui de toute une société. Que le message soit ici clairement formulé aux ministères et collectivités présentes : nous sommes prêts !

Troisième et dernier défi enfin : celui de la durabilité. Notre histoire, là encore, nous oblige. Il est de notre devoir de faire en sorte que notre école vive encore dans cent ou deux cents ans ; et que celles et ceux qui y étudieront le fassent dans un monde vivable et désirable. Nous avons donc la responsabilité de cultiver notre *locus amœnus* à l'école et sur notre planète. C'est la raison pour laquelle nous n'avons confectionné aucun goodie. Désolé, Mesdames et Messieurs, vous repartirez donc sans tote-bag, sans stylo, sans mug, sans t-shirt. Mais vous en avez déjà tant et tant. En lieu et place, nous plantons un arbre. On me reprochera peut-être de faire dans le symbole. J'accepte la critique, mais c'est une manière d'agir concrètement et de montrer la voie. Nos formations ont déjà intégré l'écoproduction en cinéma ; en photographie, nos laboratoires travaillent à développer de nouvelles techniques de développement en argentique, sans adjuvant chimique, et exclusivement avec des plantes. Nous travaillons à réduire notre empreinte carbone sans pour autant ne dégrader ni nos enseignements ni la qualité des relations humaines. Il y a un équilibre à trouver, et c'est là encore dans un rapport dialectique aux choses que nous trouverons la solution.

L'arbre, toujours l'arbre.

Et pourtant, si vous avez jeté un coup d'œil dans le patio où il est planté, vous constaterez que nous n'avons choisi ni l'olivier d'Athéna (même sous un climat largement réchauffé) ni le platane de Phèdre. Nous n'avons pas non plus choisi le saule

– there is a willow grows aslant a brook –

qui, chez Shakespeare au quatrième acte d'*Hamlet*, accompagne, là aussi au bord d'un ruisseau, la noyade d'Ophélie

– the muddy death.

Car nous ne voudrions pas faire de ce centenaire un naufrage.

Non, nous avons choisi le tilleul, arbre emblématique du romantisme allemand, où il est le lieu du rêve et de l'utopie.

Am Brunnen vor dem Tore
Da steht ein Lindenbaum
Ich träumt' in seinem Schatten
So manchen süßen Traum.

Dans ces quelques vers qui introduisent le célèbre poème « Le Tilleul », popularisé par Schubert dans son *Voyage d'hiver* (un clin d'œil, pour finir, à la musique et à notre département Son), le poète Wilhelm Müller convoque le *locus amœnus* de Platon. Plus de philosophie, plus de discours. Chez lui, le tilleul (*Lindenbaum*) rime avec rêve (*Traum*).

Chères étudiantes, chers étudiants, à défaut de disserter ou de vous ébattre sous le feuillage de l'arbre, peut-être vous prendrez-vous à y rêver. Et c'est tout ce que je vous souhaite. Car notre monde a besoin de rêves. *Votre* génération a besoin de rêver. Je crois qu'on a oublié, à force de transformer la politique – qui devrait être le lieu de l'utopie collective – en technocratie dystopique, à faire rêver le monde et notre pays.

Alors, oui, je vous enjoins à écrire *votre* histoire, *notre* histoire… en rêvant.

Au pied de l'arbre.

Mathieu Schneider
Directeur de l'ENS Louis-Lumière
Saint-Denis, 14 novembre 2026